Psychanalyse posthume d'Athénaïs Mialaret épouse de Jules Michelet

par M. André HINARD
Ancien président

Ce fut un exposé historique, disons plutôt anecdotique que j'ai eu l'honneur, en avril dernier, de présenter à la Société Archéologique sur *La Jeunesse montalbanaise d'Athenaïs Mialaret, seconde femme de Michelet.*

Je voudrais, ce soir, donner une suite à cette étude en vous présentant une communication plus psychologique et, dans une certaine mesure, psychanalytique qui pourrait avoir pour titre : *Le Mari de braise et la femme de gel.*

Je vois déjà sur vos visages, un sourire !

Et pourtant, ce titre, apparemment irrévérencieux, résume à lui seul, la situation d'un ménage qui fut exemplaire à maints égards, mais n'en manifesta pas moins une certaine désharmonie sur le plan sexuel.

J'ai voulu redonner force et vigueur au souvenir d'une authentique montalbanaise qui fut, auprès de l'illustre historien, non seulement une épouse tendre et fidèle, mais encore une collaboratrice dévouée, intelligente et active.

Je rappelle donc pour mémoire :

— qu'elle est née à Montauban, rue Corail, le 19 octobre 1826,

— qu'elle a été mise en nourrice à Ardus, dès sa naissance,

— qu'elle n'a été intégrée au foyer familial que quatre ans plus tard,

Source gallica.bnf.fr / Académie de Montauban

— qu'elle a vécu au Chapitoulas (chemin du Ramiérou) son enfance,

— qu'à la suite de la mort de son père et des revers de fortune de sa famille, elle a dû gagner sa vie comme institutrice.

A 23 ans, le 12 mars 1849, elle épouse Jules Michelet et le problème que nous avons à résoudre est le suivant :

Comment s'est-il fait que cette jeune Montalbanaise soit tombée amoureuse d'un historien quinquagénaire, veuf et père de deux grands enfants du même âge qu'elle ;

Comment s'est-il fait qu'au lendemain de leur mariage, voulu, désiré avec passion de part et d'autre, cette jeune femme qui paraît normalement constituée, ait manifesté si peu d'enthousiasme devant les avances réitérées et pressantes d'un partenaire particulièrement entreprenant ?

Tentons notre approche.

M. Hinard retrace alors avec de nombreuses références, le séjour d'Athénaïs Mialaret à Vienne, comme préceptrice des enfants de la princesse Cantacuzène ; séjour au cours duquel elle se montre courageuse et réservée.

Il fait un tableau pittoresque de la corruption des mœurs de cette ville autrichienne aux environs de 1848, *telle du moins que la décrit Michelet.*

Il insiste sur la grave crise de santé qui faillit alors mettre en danger les jours d'Athénaïs.

Il la retrouve enfin à Paris à la porte de Michelet, le 7 *octobre* 1848.

Ainsi Athénaïs a-t-elle quitté l'Autriche pour Paris. Sans doute, sa fierté naturelle lui interdit de regagner Montauban, ne voulant pas se présenter à sa mère dans sa situation humiliante d'une fille à la fois malade et sans emploi.

Elle pensait que ses anciens amis d'enfance, le frère et la sœur Gronlier qui habitaient Paris et avec lesquels elle avait conservé d'excellentes relations, l'aideraient à retrouver du travail.

Et plus encore, elle comptait sur l'appui que ne lui refuserait pas cet historien et militant d'avant-garde avec lequel, depuis quelques mois, elle avait été en correspondance.

Pendant son séjour à Carlsbad, elle avait lu son livre *Du Prêtre, de la femme et de la famille.*

Elle en fut saisie... (dit Michelet). « Elle aima tout de ce livre. L'histoire d'abord. Les légendes délicates de François de Salles, de Mme Guyon lui montrèrent combien ses maîtres religieux avaient été arides et pauvres dans leurs communications. La partie critique ne lui plut pas moins, mais l'avertit sur mille

choses personnelles qui avaient échappé à son innocence et qu'elle comprit alors... ».

Et dès sa première lettre du 13 octobre 1847, elle lui disait : « Vos bons conseils me sont indispensables pour apaiser le trouble où m'a jetée votre livre du Prêtre. Ce n'est pas une vaine curiosité qui m'a poussée à le lire, mais l'espoir d'y trouver un secours dans ma vie isolée et mon inexpérience ».

Michelet lui répond, prend son rôle au sérieux, devient un peu son directeur de conscience et il se crée entre eux un lien de compréhension mutuelle et de sympathie intellectuelle.

De Lintz où elle s'était réfugiée avec la famille Cantacuzène, elle lui a fait notamment le récit exaltant des journées révolutionnaires qu'elle a vécues à Vienne, au milieu des émeutiers.

Le 29 septembre 1848, elle fait part à Michelet de son intention de se rendre à Paris et lui demande de vouloir bien l'aider à trouver un poste d'institutrice.

Michelet répond avec prudence et sans lui cacher que la rentrée scolaire se fait cette année à Paris dans de mauvaises conditions, lui donne l'assurance de tout l'intérêt que lui porte son cœur *paternel.*

Le 7 octobre 1848, Athénaïs arrive donc à Paris.

Dès le lendemain, 8 octobre, elle frappe à la porte de l'hôtel dont Michelet habite une aile, rue des Postes.

Il est dix heures du matin.

Victoire, la femme de chambre, respectant de strictes consignes, ne laisse pas entrer la visiteuse et la prie de revenir en fin d'après-midi. Elle revient vers quatre heures.

De cette première rencontre entre un littérateur quinquagénaire et cette jeune institutrice à peine âgée de 23 ans, va naître un curieux roman d'amour.

« Il était quatre heures, raconte Michelet, et je revenais de mon bureau des Archives quand je vis celle qui devait faire le destin de ma vie... Je vis une petite jeune demoiselle, en chapeau de velours noir, avec une robe de soie noire. Elle avait laissé à l'entrée son long manteau noir doublé de rose pâle. Elle me parut fort intelligente, agréable, modeste. Elle était visiblement fatiguée, fort défaite de visage. Une petite toux nerveuse faisait penser qu'elle avait beaucoup souffert dans cette saison déjà rude pour une personne délicate.

Elle parla peu et très bien. J'étais touché, attristé. Elle voulait de l'occupation, mais elle semblait si atteinte. Elle m'avoua qu'elle vomissait du sang. Je lui promis de bon cœur de lui chercher une place et la plus douce possible. Mais j'étais navré en pensant combien c'était difficile ».

Michelet est donc tout d'abord frappé par son délabrement physique. Son premier mouvement est un élan de compassion.

Ce visage défait, cette petite fièvre insidieuse, cette fatigue générale, cette affreuse pâleur et ces vomissements de sang ne sont-ils pas les signes évidents d'une tuberculose latente ?

De toute façon, ce sont là des symptômes très alarmants de troubles psycho-somatiques qui, peut-être, disparaîtront quand leurs causes psychiques, conscientes ou inconscientes auront, elles-mêmes, disparu.

Michelet ne peut qu'en être ému.

Il se souvient de sa première lettre du 23 octobre de l'année précédente.

Elle lui signalait son désarroi physique et moral et lui demandait de sages conseils comme elle l'eût fait à son père bien aimé, s'il ne lui avait pas été ravi par la mort.

Un père ! Oui ! Michelet veut bien jouer ce rôle de père pour cette enfant malade et malheureuse que le destin a conduite à sa porte.

Son œil observateur a pu apercevoir son extraordinaire pâleur. Elle n'a pu éviter de fréquentes quintes de toux et elle a avoué ses angoisses.

« Hélas ! se dit-il, la voir, cette enfant, seule et si peu appuyée, lancée dans la vie et soumise au dur travail dont elle est si peu capable... J'en fus triste... Elle me revint toute la nuit... ».

Michelet ne parvient pas à chasser de son esprit l'image attristante de sa visiteuse.

Oui, mais que faire pour elle ?

Cette première visite a donc pris fin.

Michelet a reconduit poliment la jeune fille à la porte : « Elle voulut prendre son manteau, dit-il, y réussit mal d'abord. Alors je le pris de sa main et elle, non sans grâce, grâce d'enfant plutôt que de jeune fille, elle me tendit le dos et le reçut sur les épaules avec un sourire, un remerciement, une gentille petite révérence... J'étais fort touché ».

Athénaïs, elle aussi, a été fort touchée de cet accueil. Il vient de se produire spontanément entre elle et lui un curieux phénomène d'empathie, comme disent les psychologues, c'est-à-dire l'apparition simultanée d'un sentiment de sympathie réciproque.

Michelet, tout secoué d'émotion, reste un moment immobile et rêveur sur le pas de la porte, avant de regagner son bureau.

C'est le silencieux prélude du roman sentimental qui se noue.

Nous en découvrirons aisément l'émouvant crescendo dans la lecture du journal intime et des lettres d'amour.

Si, au cours de sa correspondance avec sa lectrice de Vienne, Michelet s'est d'abord « contenté » (je cite) de dispenser des conseils de prudence à un jeune cœur endolori », s'il s'est « peu à peu laissé prendre par une affection toute paternelle »,

Si, à partir de 1848, « les espérances d'une révolution vécue avec la même foi » lui ont fait « sentir le jeune cœur d'Athénaïs

vibrer près du sien, pour l'instant elle n'est plus cette admiratrice lointaine.

Elle est là, à sa porte, présence vivante d'une morte.

Et l'historien aime les morts ! Il sait même les ressusciter !

Or, elle est là, elle appelle au secours.

Il faut la soutenir, l'aider à vivre et n'est-ce pas déjà l'aimer ?

Quant à Athénaïs, descendue pour sa première nuit à l'Hôtel de Tours, elle s'est presque aussitôt, pour se rapprocher des Gronlier, logée rue des Arts, dans un modeste hôtel, aux murs endeuillés de lierre, mais retiré et tranquille, havre de paix.

Et là, tandis qu'en ses insomnies Michelet se tourmente et cherche un moyen de la soutenir, elle se remémore sa visite.

Elle s'était figuré rencontrer un homme violent, rougeaud, au visage sanguin et empourpré.

Elle avait eu sous les yeux, dans son bureau d'écrivain, un véritable père de famille dont le chef déjà blanchi lui rappela aussitôt l'image de son père.

Son cabinet austère, tapissé de livres, la ramenait malgré elle, nonobstant l'unique gravure de Durer (La Mélancolie) qui pendait au mur, au bureau paternel des Chapitoulas.

L'accueil qu'elle avait reçu avait été plus que courtois, plus que poli, mais presque amical.

Alors, fatiguée, elle attend.

Mais quoi ?

Une visite des Gronlier ?

Une lettre de sa mère ?

Peut-être un mot de recommandation de Michelet ?

Celui-ci, agité par des sentiments dont il commence à deviner la nature, comme un garçon de quinze ans, passe et repasse devant l'hôtel où s'est retirée Athénaïs, sans se donner le ridicule d'entrer.

Pourtant, il sent bien que c'est à cause de lui qu'elle est venue faire un séjour à Paris. C'est bien la lecture du *Prêtre* qui les a évidemment rapprochés.

« Ce livre, pensait-il, d'apparence polémique et négative donnait par moments des lueurs positives de foi nouvelle... Si l'Eglise y est mal traitée, Dieu y brille à chaque page et l'Amour y est partout ».

Conscient que la lecture de son œuvre ne l'avait pas laissée « incertaine et flottante », mais qu'en la débarrassant d'un passé ruineux « il l'avait remplie de sa foi », il la considère comme sa fille spirituelle.

Ce qu'il sait d'elle par les Gronlier, c'est que « c'est une fille parfaite et accomplie ».

Alors, six jours à peine après la première visite, le 13 octobre, il lui fait remettre par le concierge ou le gérant de l'hôtel et

marqué de son hommage, le volume qu'il vient de publier sur *Mme Roland et Mme de Condorcet.*

Athénaïs est sensible à cette attention. C'est elle qui devra maintenant venir le remercier.

Le mercredi 15, au soir, elle vient en effet chez Michelet avec ses amis.

« Pour la première fois je la vis en toilette (dit Michelet). Elle me parut plus élancée.

Ma fille la trouva jolie, surtout de profil, noble, fine et sérieuse. Sa fantastique pâleur, sa virginité visible lui donnaient un grand effet ».

Et voici Michelet pris par un charme physique auquel la maladie ne donne que plus d'attrait.

Il se sent irrésistiblement entraîné, mais se morigène lui-même, s'écriant :

« Eh ! Que serait-ce si l'intérêt tendre, si l'émotion paternelle allaient devenir amour ?».

Entre temps, les Gronlier ont soutenu Athénaïs dans la mesure de leurs faibles moyens.

Sont parvenues à Athénaïs une lettre pleine d'affection de la princesse Cantacuzène et une lettre comminatoire de sa mère lui ordonnant de rentrer d'extrême urgence à Montauban. En même temps, la missive d'un père Jésuite, dûment mandaté par la famille, lui signifie en termes plus nuancés mais non moins impératifs, qu'elle ait à retourner au logis ou à se retirer dans un couvent, faute de quoi, ajoutait-il « charitablement », il userait des droits dont il était investi !

Athénaïs vint alors trouver Michelet.

En toute simplicité comme en toute confiance, elle lui fit lire ces lettres.

Elle était encore hésitante sur la décision à prendre. « Que dois-je faire ? dit-elle. Seriez-vous d'avis que je résiste à l'ordre maternel ?».

Et Michelet, poussé par son amour naissant et sa haine des Jésuites, répond sur le champ et sans la moindre hésitation :

« Restez ! Vous n'êtes point seule !».

Et Athénaïs resta.

En désobéissant à sa mère, elle obéissait à Michelet. Celui-ci mesure alors toute la portée de la décision qu'il a, somme toute, provoquée.

Il sent que sa responsabilité est désormais engagée.

Et le soir, en silence, au repos, il s'examine en toute conscience et trouve qu'il a eu raison d'agir comme il l'a fait.

« J'aurais démenti, dit-il, tous les principes que j'avais soutenus si je n'avais, par ce ferme conseil, défendu la liberté ».

Pourtant, ajoute-t-il, la partie n'était pas égale entre moi

et le Jésuite. Lui, offrait un abri tout prêt où elle pourrait se reposer et se remettre, sans travail, et moi, j'étais obligé, toute malade qu'elle fût, de la rappeler au travail.

L'abbé Caulery, curé de Montauban, intervint à son tour dans le même sens que la mère et le Jésuite.

Athénaïs resta ferme sur sa décision.

Michelet n'ignorait pas qu'il allait devoir mener une lutte. « Il savait parfaitement qu'un tel conseil défendant une jeune et charmante personne (ce sont ses propres termes), allait donner prise à un âpre combat d'outrages et de calomnies, que la famille, la mère, le frère interviendraient peut-être et que, même les indifférents lui reprocheraient de la faire désobéir et d'avoir substitué son autorité à celle de la famille ».

Eh bien, il lutterait. Il livrerait le combat dont maintenant la liberté d'Athénaïs était l'enjeu.

Il serait intéressant, si le temps ne nous était compté, de suivre dans le détail le développement parallèle de deux amours, celui de la cinquantaine et celui d'un cœur de vingt ans.

Ce récit nous conduirait jusqu'à la soirée de ce dimanche 11 mars, veille du mariage civil qui devait unir les deux amoureux.

Michelet se trouve seul dans son appartement de la rue de la Poste, dont on a déménagé presque tous les meubles et que, demain, il abandonnera pour son nouveau logis conjugal.

Avant d'y passer sa dernière nuit, il revient sur son passé et laisse déborder son cœur.

Je suis un homme et un cœur, se dit-il... Ce cœur tant de fois blessé...

« Qu'il batte encore, qu'il associe sa jeunesse obstinée de sentiment et d'idée à la jeunesse du temps qui est dans cette fleur nouvelle, noble aussi, féconde aussi, pleine de grande inspiration. Qu'elle soit mon temple et mon autel. Et demain, j'y sacrifierai.

« Puisse la flamme plongée dans sa flamme, augmentée de ses jeunes et mystérieuses puissances être un grand embrasement ».

Puis, revenant à la réalité, il se rend compte qu'il est seul dans cette maison à peu près vide,

que la cour qui, chaque soir, entendait ses pas familiers ne les entendrait plus désormais,

que l'escalier est sans lumière,

que la lampe de l'entrée est déjà éteinte.

Mais le chat vient à sa rencontre visiblement préoccupé de ce déménagement qui lui ôte les meubles qu'il aime et qui semble demander :

« Que veut dire tout ceci ? Et nous, que deviendrons-nous ?

— Ce que nous deviendrons, répond Michelet, ce que nous deviendrons ?

Nous deviendrons nouveaux et jeunes avec cette jeune épouse si sage, si tendre. Que craindre?

Entrons avec confiance dans cette *Vita nuova.*

Le lendemain, il conduira sa jeune fiancée à la Mairie du XIIe arrondissement et leur mariage sera officiellement prononcé devant quatre témoins et amis : Béranger, Quinet, Mienkewitz et Poret.

De sa lutte, Michelet sort triomphant. Il a oublié son âge. Débordant d'ardeur virile, passionné d'amour, il conduit Athénaïs à Versailles où se passera leur nuit de noces...

***

Au matin, le mardi 13 mars, Michelet note dans son journal, dans un élan quasi religieux :

« Il est jour, un jour gris qu'on dirait de la fin janvier, d'un gris perlé pourtant, au sommet des grands arbres que je vois de mon lit.

Mon regard se porte d'abord vers la lumière.

Mon cœur s'élance vers Celui qui m'a tout donné, puis vers elle... ».

Le propos semble tout d'abord celui d'un époux comblé. Mais il se continue par un mot assez troublant :

« A deux pas de moi, elle dort encore sur son lit *virginal,* douce et calme comme un petit enfant ».

Et virginal n'est pas un lapsus, car Michelet ajoute : « Ainsi, à peine avais-je en mains ce désiré trésor que tout m'est refusé ».

Déception évidente.

Refusé ! « Non par elle, dit-il, son bon petit cœur brûlait de me rendre heureux... ».

Alors, que devons-nous penser ?

Il est évident qu'il n'est pas question d'une insuffisance maritale. La virilité du mari n'a pas fléchi ; c'est l'épouse qui est restée sur sa réserve.

A-t-elle eu, au moment de se donner, quelque dégoût involontaire pour un partenaire trop âgé pour elle ?

Tout son comportement ultérieur nous porte à ne pas le croire !

Nous la voyons au contraire lui prodiguer (à son mari) ses caresses, se blottir entre ses bras, se glisser amoureusement dans son lit, le laisser même participer à ses toilettes intimes.

Certes, nous savons bien que Michelet vient d'épouser une convalescente qui, quelques mois plus tôt, semblait devoir mourir de consomption, si quelque ami secourable ne l'empêchait de s'enliser dans la mort.

Or, elle va maintenant beaucoup mieux.

Un peu de rose est revenu sur ses joues.

Elle a trouvé en Michelet une affection paternelle, bientôt transformée en amour. Elle a guéri peu à peu de son désespoir et de son autisme inconscient.

Elle aime réellement Michelet qui brûle pour elle d'une ardente passion. Que signifie son attitude ?

Certes, elle est peu initiée aux choses du sexe.

Mais enfin, elle est jeune ! La nature est là et l'on serait en droit de s'attendre à son réveil enchanté !

Mais non. Pourquoi faut-il qu'elle se refuse quand il s'agit du rapprochement normal que la bienfaisante nature inventa pour le plus grand plaisir des hommes et des dieux ?

Une consultation médicale s'impose. J'ai pensé la demander à un gynécologue averti.

Mais notre patiente n'étant plus de ce monde, cette consultation posthume ne pourrait se faire que sur d'authentiques documents. Or, ces documents, nous en possédons plusieurs. Tout d'abord les diagnostics des médecins qui l'ont examinée de son vivant.

Ensuite, tout ce que Michelet a noté au fil des jours sur la santé de sa femme.

Nous constatons tout d'abord qu'avant de l'épouser, Michelet a tenu à se renseigner sur son état.

Il a consulté le Dr Rostan.

Celui-ci, très scrupuleux, s'est enquis des antécédents auprès du Dr Bischoff qui a soigné Athénaïs à Vienne.

Il apparaît que la réponse de Bischoff n'a pas été particulièrement alarmante. En parfait accord avec Rostan, il n'a découvert chez Athénaïs, sur le plan morphologique, aucune contre-indication au mariage, sinon quelques obstacles mineurs, privilèges de sa virginité.

On sent que Michelet est préoccupé de la question puisqu'à la même époque, il écrit une note médicale relative aux « rapports de la tête, de la matrice et de l'estomac ».

Le mercredi 3 janvier 1849, il note, touchant la santé d'Athénaïs :

« Protestation de Rostan pour les soins les plus attentifs » et il ajoute, après avoir signalé « le cas infini » que Rostan fait de la personne d'Athénaïs :

« Il me dit : Elle sera guérie dès qu'elle sera avec vous !».

Ce qui paraît très significatif.

Le samedi 6 : Le Dr Rostan communique à Michelet la lettre du Dr Bischoff, et Michelet la résume en deux mots : « terreur », « douleur ». Puis, plein de tendresse, il ajoute : « Combien je la veillerai !».

Le 7 janvier, il répond à Rostan :

« J'écris une lettre fort longue, dit-il, à propos de celle de Bischoff. Mais il ne manifeste aucune appréhension.

Il note : « ma pauvre jeune amie languissante et qui tousse ! et dès le lendemain,

Le 12, il la conduit chez le Dr Rostan pour une visite générale plus complète et tout laisse croire que les conclusions du médecin ont été bonnes puisque dès le lendemain 13 janvier, Michelet adresse une lettre à Mme Mialaret pour lui demander, selon l'usage, la main de sa fille.

Je dois conclure avec lui qu'en ce qui concerne le mariage, *nihil obstat.*

***

Malgré donc la grande désillusion que procure à Michelet cette nuit d'amour si avidement attendue et malheureusement si manquée, il n'en reste pas moins fort épris. Il confie à son journal sa passion et sa confiance.

« Ah, que mon cœur est plein d'elle et combien blessé d'amour (écrit-il)... Et comment pourrais-je guérir ? Aucune faveur je pense, ne calmera le désir immense que j'ai non seulement de sa personne physique, mais d'elle-même tout entière : corps, âme, esprit.

Le mardi 21, il avoue :

« Hier, couchés un peu froid...

Ce matin... Elle laisse enfin observer : chaleur, un peu d'irritation.

Etrange situation !

L'amour, oui et beaucoup.

Le plaisir le plus naturel, le plus légitime à peu près interdit. Physiquement, il est impossible d'être moins mariés ».

Il serait fastidieux de rappeler les déconvenues presque quotidiennes de cet homme de braise.

On relève au fil des jours ses remarques désabusées qui témoignent de l'ambiguïté de la situation et du drame affectif qui se joue.

Le lundi 26 mars, nous lisons :

« Ces derniers jours se sont passés pour moi dans un combat très divers... Une situation de cœur très contradictoire : l'attrait constant, l'intimité la plus douce qui fait d'autant mieux sentir le regret qu'elle ne soit pas complète.

Et du même soir...

Demi exploration et... prélude

Nouvelle... (dérobade sans doute)

Abandon très tendre et complet, sans question.

Le lendemain... Nouvelle approche.

« Jamais plus d'intimité, de tendresse. Le soir les larmes nous vinrent.

Agitation, mauvaise nuit et je la troublais encore. Elle ne m'en voulut pas et, le matin, fut charmante de bonté et de caresses ».

Ce commerce amoureux et qui reste, sur un certain point, sans effet, se prolonge au cours des jours tandis que s'intensifie la fusion affective qui unit le couple.

Michelet a repris ses leçons au Collège de France. Athénaïs y assiste en auditrice enthousiaste.

Son état physique s'est cependant fort amélioré et le 1er mai Michelet peut noter :

« J'ai eu le bonheur de voir, à certains signes aimables et doux que son pauvre jeune corps... n'était pourtant pas insensible au souffle de mai... ».

Le 14 juin, Michelet rencontre le Dr Rostan, lui raconte vraisemblablement ses difficultés conjugales.

Rostan, incapable de découvrir un remède à des réactions dont il croit les causes plus psychologiques que physiques, s'en tire en disant :

« On ne peut rien (dire) sans voir ».

Michelet continue à noter tout ce qui touche au comportement sexuel de l'épouse, gardant toujours le ferme espoir d'arriver un jour à ses fins.

Le couple va partir pour un court voyage en Belgique. Mais dans le courant de juillet, avant leur départ, Athénaïs a vraisemblablement revu le Dr Rostan puisqu'à la fin du mois (30 juillet 1849) elle reçoit de lui la lettre suivante :

« *Madame,*

Je suis bien fâché d'apprendre que votre santé ne s'améliore pas. J'avais espéré que la nouvelle position où vous alliez entrer (entendons le mariage) *mettrait un terme à vos douleurs physiques, en même temps qu'à vos peines morales...*

Il est fâcheux qu'une disposition purement locale et matérielle vienne opposer un obstacle à l'accomplissement de ma prévision.

Je ne connais pas de moyens nouveaux propres à faire surmonter l'extrême irritabilité dont vous êtes affectée.

Je ne puis que vous engager à vous armer de courage pour la vaincre...

Il n'y a pas chez vous de lésion organique, tout au plus existe-t-il un peu d'inflammation. Je ne doute pas que tout cela ne cède au bout d'un certain temps.

L'action de l'éther ou du chloroforme pourrait faciliter l'accomplissement d'un acte dont vous redoutez la douleur... ».

Les conclusions restent donc toujours les mêmes.

Dès le début d'août, elle s'efforce de s'armer de courage pour ne plus laisser Michelet sur sa faim.

« Toute la semaine, dit Michelet, j'eus l'occasion de l'admirer dans sa perfection complète, comme cœur, comme devoir, doux sentiment, gravité naturelle.

Tendre dévouement pour moi en ce qui m'est agréable et ce qui lui est douloureux.

Sa tendresse pour moi lui fait deviner sans cesse ce que sa santé l'empêche de donner ; en un sens, elle peut le compenser par l'extrême intimité et l'abandon sans réserve en ce qui touche sa santé.

Elle sait l'intérêt passionné que je prends à tout ce qui touche sa personne, son corps, son cœur ».

« Et ma tendresse croissante va comme approfondissant, creusant mon désir. Elle augmente le besoin d'une plus profonde union ».

Le 9 août, voyage en Belgique. Pélerinage au champ de bataille de Jemmapes.

Le 26 : retour à Paris. Michelet un peu tristement note encore :

« Plus je sens ma femme accomplie, plus je souffre de la limite que sa santé a jusqu'ici opposée aux plus complets rapprochements ».

Au début d'octobre, il s'énerve visiblement :

« Jamais je n'aimais plus ma femme, écrit-il, et jamais je ne fus plus sec avec elle.

La rareté de nos rapprochements y contribuant aussi...

Elle me dit que sa santé lui semblait sous ce rapport une chose heureuse pour me conserver par les fréquentes frustrations qu'elle m'impose.

Oui, mais je désire vraiment qu'il en soit autrement ».

Sans entrer plus longuement dans le détail, il faut croire que ce sursaut d'énergie porta enfin ses fruits.

En ces premiers jours d'octobre, l'accord semble parfait entre Michelet et sa femme.

Cette nuit du dimanche 7 octobre, Michelet se montra-t-il plus énergique et Athénaïs plus courageuse, je ne sais, toujours est-il que neuf mois après, le 2 juillet 1850, venait au monde, fruit de leur amour, un gentil petit Yves, Jean, Lazare.

Confié dès sa naissance aux soins d'une nourrice insuffisante et incapable, ce malheureux enfant devait mourir deux mois plus tard. Mais sa naissance, dans des conditions normales, après un travail de dix-sept heures, il est vrai, mais que je sache, sans intervention obstétricale, nous apporte un test sur la santé de la parturiante.

Athénaïs était donc physiquement, physiologiquement normale, en dépit des apparences.

On pourrait donc supposer que, désormais, la voie étant ouverte aux exigences physiques de l'amour, son comportement allait changer.

Il n'en fut rien. Il faut donc rechercher les causes de son inappétence sexuelle sur un autre plan. Celui de la *conscience* ou même de l'*inconscient*.

Ce n'est donc plus chez le gynécologue que nous allons la conduire, mais chez le psychologue ou chez le psychanalyste.

Avec le psychologue, on peut imaginer que la mort du petit Lazare, ondoyé in extremis, ait semblé à Mme Michelet, une sorte de malédiction, pour la punir d'avoir osé s'éloigner des pratiques de l'Eglise.

Mais nous ne le pensons pas.

On peut supposer que la mort rapide de ce petit être si difficilement tiré du néant, ait créé chez sa mère un refus définitif du désir de procréation.

Mais, partageant sur bien des points l'idéal humanitaire de Michelet, il eut été semble-t-il plus naturel qu'elle souhaitât lui donner et se donner elle-même une descendance.

On me dit, d'autre part, qu'au siècle dernier, beaucoup de femmes mariées subissaient leur condition d'épouses plutôt qu'elles ne la désiraient, craignant toujours pour leur santé les suites redoutables de l'amour !

Je ne crois pas découvrir chez Athénaïs de telles appréhensions égoïstes.

Si donc, sur le plan de la conscience claire, la femme de givre ne s'explique pas, il faut tenter d'explorer son inconscient.

La voici donc sur le divan du psychanalyste.

Il l'écoute, fidèle à la règle fondamentale qui consiste à laisser parler le patient, à ne pas interrompre ses confessions, à ne pas diriger ses propos, mais à les suivre avec une attention flottante, toujours prête à structurer la situation.

Athénaïs est une femme qui parle.

Elle raconte maints détails de son enfance et chacun sait l'importance que prend l'expérience de l'enfant dans la personnalité de l'adulte.

Ayant déjà, dans une causerie antérieure, noté quant à nous ce que fut cette enfance que mon confrère M. Banon a si justement qualifiée de *renfermée, scrupuleuse et dévote*, nous nous contenterons d'en relever ici les trop nombreuses frustrations dont la première et non la moindre est d'avoir été séparée de sa mère et de sa famille dès sa naissance.

Elle a été élevée par la Raoulino, à Ardus, et vivra dans le cadre rustique et la liberté quasi totale d'une ferme, la même vie que sa sœur de lait Suzette.

Seconde frustration : elle est arrachée à sa mère nourricière et à son milieu naturel à l'âge de quatre ans et c'est, pour elle

un grand déchirement que de quitter une famille paysanne qu'elle aime, pour entrer dans un nouveau milieu contraignant.

Elle y trouve une famille bourgeoise, toutes les obligations que comporte son rang social et la férule d'une mère autoritaire très stricte sur les principes de la « bonne éducation » et, par surcroît, d'origine anglaise.

Elle doit abandonner sa langue maternelle, entendez la langue d'Oc qu'elle utilise jusque là couramment ;

Elle doit se soumettre à la discipline scolaire d'un père, professeur bienveillant, mais sévère.

Arrivant après quatre ans d'absence, elle se sent étrangère à sa grande sœur Selima et à son grand frère Tancrède, tous deux enfants de la Louisiane et manifestement les préférés de leur mère ;

Elle doit se faire une place au milieu des tout-petits arrivés au foyer en son absence. Et, de plus, ce sont des garçons dont elle ne peut guère partager les jeux bruyants et les espièglerie ;

Elle est, dès son arrivée « mise au pli » par sa mère qui lui impose toutes les tâches postscolaires qui sont alors le lot des petites filles : tricot, canevas, couture, reprises, etc...

Elle est pratiquement privée des jeux enfantins et n'aura une vraie poupée que l'orsqu'elle pourra se la payer sur sa tirelire.

Comme Cendrillon, elle est confinée aux Chapitoulas. Seuls les deux aînés accompagnent leur mère à la Messe du dimanche.

Elle souffre pendant deux ans d'une maladie vague et mal définie qu'elle appelle « la fièvre » et qui fait naître en elle des tendances suicidaires, un besoin de migration, de fuite devant la vie.

Elle n'a pour tout plaisir que celui d'accompagner son père, quand il va au bout du domaine, fleurir des tombes abandonnées d'où s'échappe parfois une couleuvre « pauvre génie des lieux du fidèle ami des morts et qui vivait avec eux » ;

Elle aime s'isoler dans l'ombre et la fraîcheur d'un chai dont elle fait son domaine préféré.

Enfin, dans cet isolement familial, en partie voulu par son autisme, surgit un rayon de lumière.

Une amie survient enfin ! Ce fut Jeanne, la fille d'un riche Montalbanais dont les visites comblent le vide de sa solitude mais qui, hélas, devait mourir, sous peu, poitrinaire.

« Sans le vouloir, sans le savoir, je l'aimais, avoue-t-elle dans le passé, comme en un rêve.

Ma Jeanne était si charmante ! Elle vivait, parlait, répondait, m'entendait au moindre mot. Par elle, j'avais senti se doubler ma vie, *finir ma solitude* ». Le mot est prononcé. C'est « l'explosion libidinale » bien connue des spécialistes de la psychanalyse des adolescents, explosion d'autant plus violente qu'Athénaïs a longtemps vécu dans un isolement relatif, mais à laquelle la mort de Jeanne met un terme.

Il ne semble pas qu'une amitié d'une telle ardeur et qui dénote chez Athénaïs de réelles qualités de cœur, se soit renouvelée pendant ses années de pension.

J'ai l'impression qu'elle est restée distante à l'égard de ses compagnes et qu'elle voit surtout des rivales, des concurrentes. Elle a conservé cependant une grande sympathie pour une de ses maîtresses, sœur Clémence, au visage de Madone que « pâlissait encore un fichu de crèpe bleu ciel ».

Mais, dit-elle, je n'aurais su lui jeter les bras au cou et lui dire que je l'adorais.

Enfin, sa dernière, sa plus douloureuse frustration sera de se voir, à l'âge de 15 ans, définitivement privée de celui qu'elle a le plus aimé et de son cœur le plus fervent : ce père, parti un jour des Chapitoulas pour aller défendre ses intérêts en Louisiane et que la mort a surpris au cours d'un voyage à Cincinnatti.

Les Mémoires d'une enfant ne nous laissent aucun doute sur les sentiments d'Athénaïs à l'égard de ce père dont les cheveux blanchissaient déjà quand, pressé par les événements, il dût quitter Montauban.

Tout ce qu'en dit Athénaïs est un éloge posthume.

Il n'est point de chapitre qui ne renferme quelque marque de cette affection filiale. Le complexe d'Œdipe s'y étale. Généralement, ce complexe s'estompe avec l'âge au profit du partenaire élu du cœur.

Mais, chez Athénaïs, le départ pour l'Amérique, suivi de près par la mort de ce père vénéré, a laissé une blessure profonde et qui saigne encore.

Pourtant, son physique agréable, ses qualités intellectuelles et morales, sa culture, son sérieux, ont déjà attiré sur elle les regards de plusieurs jeunes gens qui l'ont fréquentée :

Ce fut d'abord un des trois fils de l'oncle Mialaret qui habitait Bordeaux, par conséquent un cousin. Il allait être ingénieur. « Il avait senti, dit de lui Michelet, la solidité d'Athénaïs et, pour elle, c'eût été un beau parti ».

Elle ne répondit pas à ses avances.

Le second qui souhaita l'épouser ne fut autre que Gronlier dont nous avons déjà parlé, mais dont elle n'accepta que l'amitié.

Nous avons vu à Carlsbad un jeune médecin Israélite lui faire un brin de cour sans succès.

Enfin à Vienne, le gouverneur Français de la princesse Cantacuzène admira les qualités de la jeune demoiselle si charmante et si solide et lui proposa de l'épouser.

Elle ne donna pas de suite à ses espérances.

Comment donc, après être restée insensible aux propositions de mariage de quatre jeunes gens de son âge, elle soit tombée amoureuse d'un quinquagénaire aux cheveux blancs ?

C'est ici que se situe l'hypothèse que nous osons formuler : Athénaïs n'a-t-elle pas inconsciemment projeté sur Michelet l'image aimée de son père ?

Nous avons déjà noté le phénomène d'empathie de leur première rencontre.

Athénaïs qui, par amour propre, n'est nullement disposée à demander une aide à sa mère, cherche inconsciemment le secours du père qui n'est plus.

Michelet lui fait un accueil paternel.

Comme un père, il s'est d'abord préoccupé de sa santé chancelante.

Comme un père, il l'a protégée de l'intervention intempestive de sa mère.

Comme un père, il l'a soutenue de tout son appui, la disputant avec passion, à l'emprise du Jésuite chargé de la ramener à sa famille.

Comme un père l'eût fait pour son enfant malade, il lui a donné son bras pour la promener dans Paris.

Et, peu à peu, de part et d'autre, l'amour est né.

Par ailleurs, Athénaïs n'a aucune raison de mettre entre elle et Michelet la barrière d'une grande différence d'âge, puisque sa propre mère, Emma Becknel a épousé à 15 ans Yves Mialaret de 27 ans plus âgé qu'elle !

Nous avons donc déjà tout compris.

Athénaïs, comme le constate M. Viallaneix est *une de ces femmes qui ne peuvent aimer d'autre homme que le premier qu'elles aient connu : celui qui les engendra.*

Michelet entre involontairement dans le jeu.

Il la traite d'abord comme il l'eût fait pour sa fille Adèle. Il conserve à son égard cette attitude paternelle qui, constate encore Viallaneix, après l'avoir rapprochée, la tient (en un sens) éloignée de lui !

Aussi bien aurais-je pu donner pour titre à cette étude : *A la poursuite d'un fantôme.*

L'image fantômatique qui n'a jamais cessé de hanter l'inconscient d'Athénaïs, c'est bien, en effet, celle de ce père, le seul être de son enfance qu'elle ait vraiment pleinement aimé :

— l'éducateur bienveillant qui lui a donné le goût de l'étude et du savoir ;

— le héros dont elle a entendu raconter les extraordinaires aventures ;

— le protecteur aux cheveux gris qui dort maintenant au-delà des mers, mais qui n'a pas voulu mourir dans le cœur fidèle de sa fille.

C'est pour le retrouver et le conserver à jamais qu'elle a épousé Michelet en qui elle croit le retrouver. Car Michelet lui

aussi, pour elle, est cette sagesse au chef blanchi, ce travailleur infatigable, véritable héros de l'Histoire, ce guide de génie qui est devenu son guide, son protecteur, son maître à penser, son mari.

Voilà donc que s'accomplit, toujours dans l'ombre de l'inconscient, « le plus permis des incestes ».

Et Michelet en est lui-même peut-être bien à demi conscient lorsqu'il écrit dans son journal du 2 mai 1857 :

« Les mariages inégaux d'âge ont quelque douceur quand le plus âgé ressemble au père ou à la mère du plus jeune et peut être aimé à ce titre...

Dans mon heureux mariage d'aujourd'hui, j'ai peut-être fait illusion ayant l'âge de son père tant aimé.

Que serait-il arrivé s'ils eussent survécu, seuls, dans une île déserte... à la perte du genre humain ?

Elle eût épousé son père... et de grand cœur.

Or, c'est ce qui est arrivé... Je suis bien autant son père ».

Mais, peut-on épouser son père ?

Faut-il donc nous étonner si, en même temps que son amour grandit, se fortifie, se stabilise, Athénaïs répugne aux actes sexuels.

Inceste ? Non, certes pour la conscience claire.

Inceste ? Non, aux yeux des hommes, devant la morale et devant la loi.

Et pourtant, il faut bien parler ici d'un complexe incestueux, inconscient bien entendu.

Et la preuve c'est qu'Athénaïs en fait elle-même l'aveu.

Oui ! Cet aveu, nous le trouvons, en effet, dès la première page des *Mémoires d'une enfant*. Ouvrage écrit en 1866, après dix-sept ans de mariage heureux, lorsqu'elle écrit cette dédicace :

« A mon mari

« Voilà le récit que tu m'as souvent demandé... Reçois-le donc ce passé, parfois voilé de pleurs...

Avec mon cœur d'enfant, prends le cœur de mon père que je mets ici dans ce petit livre.

En celui que j'ai tant aimé c'était déjà toi que j'aimais ».

Il suffira donc au psychanalyste avisé, habitué à dégager le contenu latent du contenu manifeste d'une conscience claire pour voir s'inscrire en termes de vérité sur le tableau noir de l'inconscient, non plus :

« En celui que j'ai tant aimé, c'était déjà toi que j'aimais », mais :

« En toi que j'ai tant aimé c'était lui que déjà j'aimais ».

C'est bien ce que j'ai voulu démontrer.